

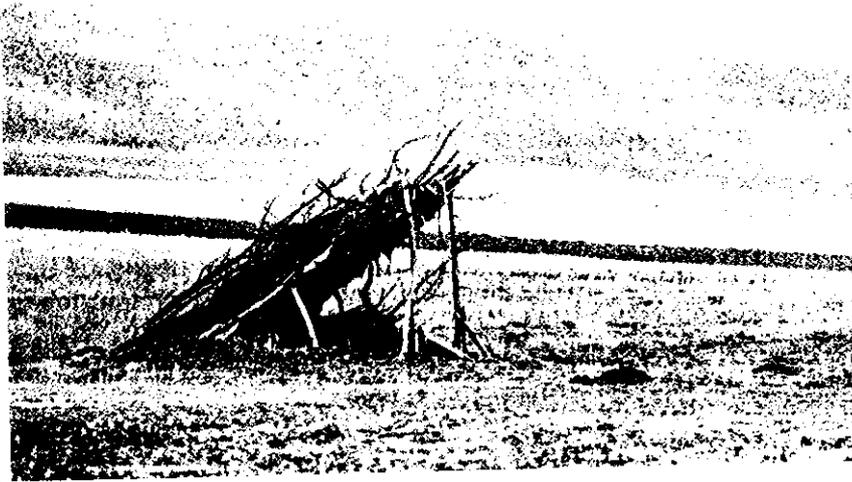
Ce nom éclaire à la fois ce sur quoi et en quoi l'homme fonde son séjour. Cela, nous le nommons la Terre ... La Terre, c'est le sein dans lequel l'épanouissement reprend, en tant que tel, tout ce qui s'épanouit. En tout ce qui s'épanouit, la Terre est présente en tant que ce qui héberge.

Martin Heidegger

Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. – Vous avez raison, dit Pangloss; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât: ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos.

Voltaire

Conclusion: où il est temps de tourner la page



Habitat-abri aborigène
Territoires du Nord,
Australie

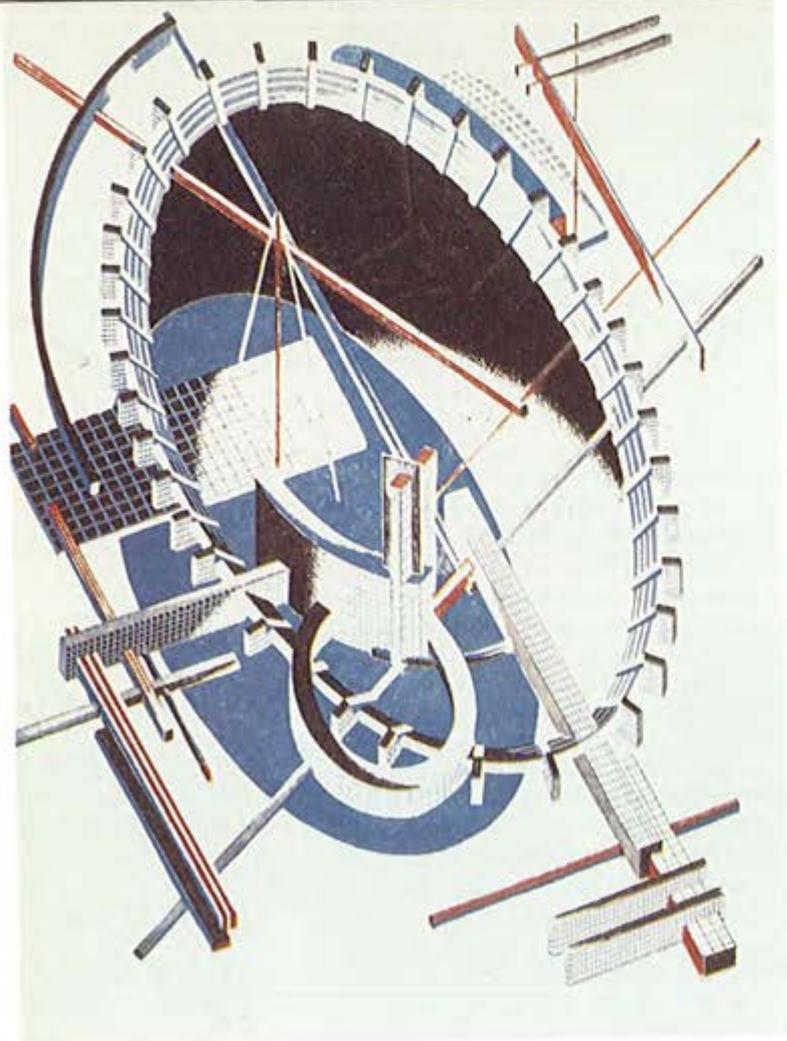
Si l'on prend pour critère de base la technologie environnementale telle qu'elle est définie à notre époque, il est certain que la plupart des œuvres d'architectes contemporains présentées dans cette revue de l'architecture environnementale des années 90 ne pourraient recevoir le label « vert ». Toutefois, avant que les forces « écologiquement correctes » ne s'en prennent à l'approche artistique et philosophique de cet ouvrage, il est nécessaire de souligner que, de nos jours, pratiquement aucune forme d'habitat construit (à l'exception de celui que proposent les rares cultures aborigènes ayant survécu) ne peut légitimement être considérée comme « verte » au sens le plus strict du terme. Tout ce que nos sociétés considèrent comme indispensable à leur survie – y compris les moyens d'action corrective proposés par les plus « verts » des architectes – met inévitablement en œuvre les mêmes ressources énergétiques en voie d'épuisement. Chaque panneau absorbant et le matériel isolant nécessaires pour construire un collecteur solaire, tout détergent chimique utilisé dans une usine de traitement des ordures, chaque rame de papier consacré à la diffusion du message écologique, chaque goutte de kérosène brûlée pour transporter les distingués écologistes à leurs congrès internationaux représente une ponction supplémentaire infligée à ces ressources. Plus globalement, on peut dire que, pour l'instant, l'architecture « verte » n'est guère plus qu'un emplâtre là où un traitement chirurgical radical serait nécessaire. Bien sûr, l'aphorisme selon lequel « les petits ruisseaux font les grandes rivières » reste valable, mais il faudrait mobiliser les efforts à tous les niveaux. Dans le domaine architectural, cela signifierait repenser de fond en comble les valeurs philosophiques et esthétiques sur lesquelles repose la profession et soumettre à un impitoyable examen critique les aspects technologiques,

politiques et économiques qui dictent son action. Le présent ouvrage – et c'est son message fondamental – ne se lasse pas de réitérer cet appel à un engagement plus profond en faveur du concept des systèmes intégrés.

Dans la majorité des édifices dits « écologiques » de réalisation récente, l'orthodoxie « verte » se mesure en premier lieu à l'utilisation plus ou moins résolue de systèmes permettant d'économiser l'énergie et de matériaux de construction durables, ainsi qu'à la quantité de produits recyclés mis en œuvre. La seule mission raisonnable est d'organiser toutes les réponses en vue d'une seule et même cause : l'harmonie retrouvée avec les modèles d'intégration offerts par la nature.

Le danger qui se présente maintenant est d'accorder une confiance excessive à ces visions illusoire d'un salut par le biais de la technique alors que les problèmes sont beaucoup plus complexes, impliquant par exemple la souffrance psychologique résultant de la coupure entre l'homme et la nature, et l'absence d'une philosophie géocentrée. Aucune des mesures réparatrices proposées par la technologie environnementale ne prend en compte les dimensions métaphysiques, phénoménologiques et symboliques qui forment l'inconscient collectif des peuples. Dans notre monde hautement technicisé, les engagements environnementaux reposent sur la réparation et non sur la cosmologie – sur la récupération et non sur la philosophie. Ils ne proposent ni une modification significative des priorités dans notre civilisation consumériste, ni de nouvelles révélations sur nos rapports avec la Terre. Si nous jugeons les actions écologiques mises en route par les sociétés occidentales, nous sommes obligés de dire qu'elles sont essentiellement défensives, conservatrices et opportunistes. On y trouve également le reflet de ce fatalisme dont Thomas Lovejoy

fait la critique au sujet du réchauffement planétaire : « Je ne vois pas qu'il y ait d'autre conclusion à tirer de tout cela à part le fait que l'on sera confronté à un anéantissement massif, quoi qu'on fasse. Par conséquent, la seule conclusion logique est de faire œuvre de prévention pour éviter le plus possible les modifications climatiques. » La perspective d'un avenir dépourvu d'espoir vient renforcer les vues de la plupart des représentants de la communauté scientifique, qui voient le spectre d'une apocalypse très réelle se profiler dans un avenir pas si lointain. Dans ces scénarios, le responsable de la catastrophe finale est toujours d'ordre spéculatif – sécheresse, mauvaises récoltes, contamination nucléaire, explosion atomique, virus mortels – mais dans tous les cas, une catastrophe sans précédent est considérée comme inévitable. Selon les causes et l'étendue du dommage, l'humanité ou bien se résignera à sa propre extinction, ou bien tirera les leçons du malheur et prendra en main sa destinée de façon constructive en retrouvant le chemin de la communion avec la nature. La science suggère également que, d'un point de vue psychologique, nos moyens de destruction sont si terrifiants, les changements exigés par la survie si extrêmes que tout cela risque d'être trop pour être accepté mentalement et physiquement par les populations. À ce propos, Heidegger observe que le potentiel de destruction massive (la bombe atomique, par exemple, qui peut éliminer des millions de personnes en une seconde) a profondément influencé la psyché universelle et engendré un phénomène qu'il qualifie de « technique dépravée ». On est loin du traditionnel conflit nature – technologie, où les dégâts environnementaux sont considérés comme condamnables mais apparemment réparables et comme le simple résultat d'une négligence collective. Heidegger décrit l'humain



Cité de l'avenir
Iakov Georgievich
Chernikhov
Projet, 1931

nité comme hébétée, figée dans un état mental où la technique n'est plus considérée comme un outil obéissant mais plutôt comme un système échappant à tout contrôle. Dans une perspective philosophique, quand la technologie a atteint ce stade dangereux, elle laisse l'homme à un niveau où il est confronté à des problèmes auxquels la pensée technique ne l'avait pas préparé. Il y a là un palier mental de résignation qui, du point de vue psychologique, place les hommes au-delà d'un point de non-retour.

Curieusement, cette sorte de malaise universel pourrait en définitive s'avérer être l'une des forces les plus agissantes dans le développement de l'imagerie architecturale au cours des prochaines décennies. Il est difficile de prédire de quelle façon cela se fera mais on peut affirmer sans grand risque de se tromper que ce que les Gallois appellent « hiraeth », la

nostalgie du « retour à la terre », caractérise l'inconscient profond de toutes les civilisations et se traduit en messages que l'on retrouvera dans les édifices et dans la façon dont les gens concevront leur environnement.

Conclure cette discussion sur l'architecture organique et biomorphe à l'Âge de l'Écologie en caractérisant la mentalité universelle de notre époque comme négative ou déprimée serait cependant aberrant. À l'heure actuelle, et contrairement à la résignation fataliste exprimée par Thomas Lovejoy, ou au pessimisme existentiel d'un Heidegger, l'art de construire enregistre parmi les jeunes designers et les étudiants une résurgence d'élan euphoriques. Les conférences sur la technologie, la politique, l'esthétique et la théorie environnementale se multiplient et les générations de designers plus âgés sont peu à peu forcées de reconnaître que des changements majeurs se profilent à l'horizon. Le climat n'est en tout cas ni passif ni résigné ; mais bien sûr, la question est de savoir si les possibilités existantes sont à la mesure de toute cette ferveur idéaliste.

En architecture, la question est toujours la même, à savoir : combien d'idéalisme le champ d'application est-il capable de supporter ? Tout message prophétique a son prix et les pages des encyclopédies sont pleines de missionnaires et de messies – Étienne Boullée, Antonio Sant'Elia, Hugh Ferriss, Frederick Kiesler, Iakov Chernikhov, John Hejduk, Peter Cook, Cedric Price, ainsi que des groupements tels qu'Archigram, Archizoom et Superstudio – qui ont poursuivi leurs visions avec une intégrité remarquable mais n'ont eu que rarement l'occasion de construire quoi que ce soit. Les mécanismes de survie au jour le jour de l'architecture continuent à confronter le designer à la nécessité quotidienne de gagner sa vie. Cela signifie en général qu'il n'a le choix qu'entre deux possibilités : ou bien se résigner à prendre un poste d'enseignant dans une université, ou bien accepter la première commande qui se présente pour la réalisation d'un centre commercial ennuyeux ou d'une tour de bureaux anonyme. Dans la gamme

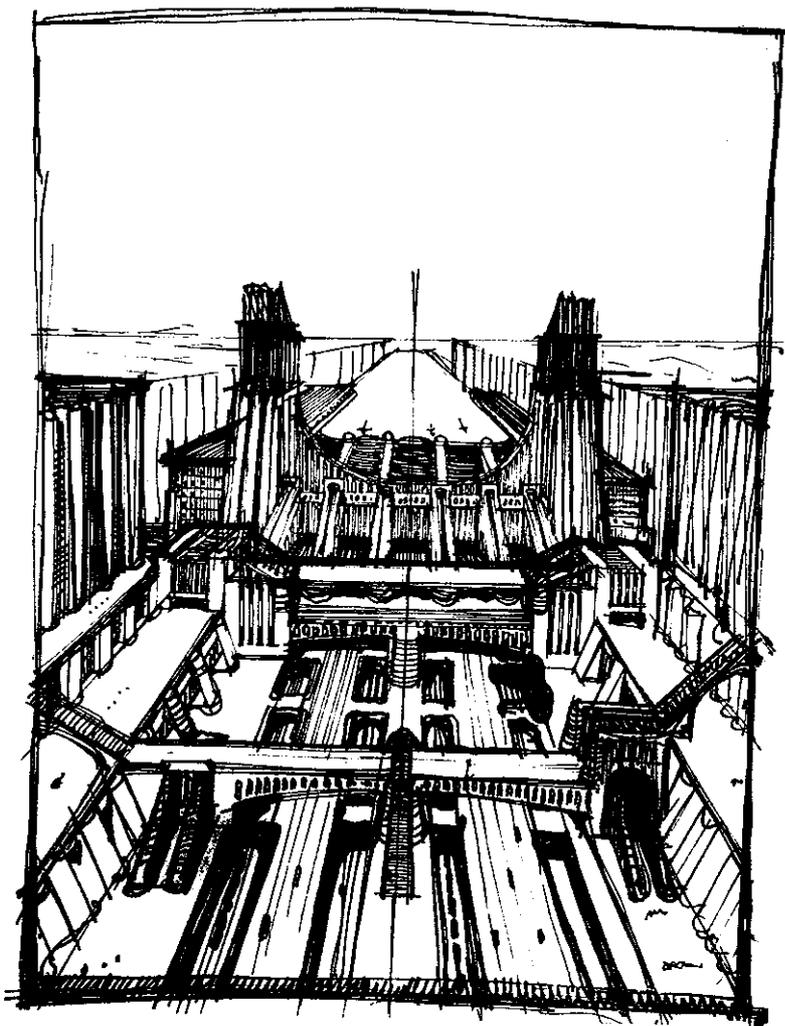
ordinaire des possibilités offertes par le monde des affaires ou les adjudications publiques, la question esthétique n'a guère de place, et encore moins une quelconque sympathie pour les initiatives « vertes ». Il est bien évident que de telles attitudes commerciales et agressives sont incompatibles avec l'architecture visionnaire, avec laquelle elles ne peuvent qu'entrer en collision. Malgré tout, les visionnaires de l'architecture et de l'écologie ont à notre époque de multiples raisons d'espérer – qu'il leur suffise de penser à la liste prestigieuse de projets réalisés dans les premiers temps de l'ère moderne – en particulier dans l'œuvre de cet idéaliste par excellence que fut Le Corbusier.

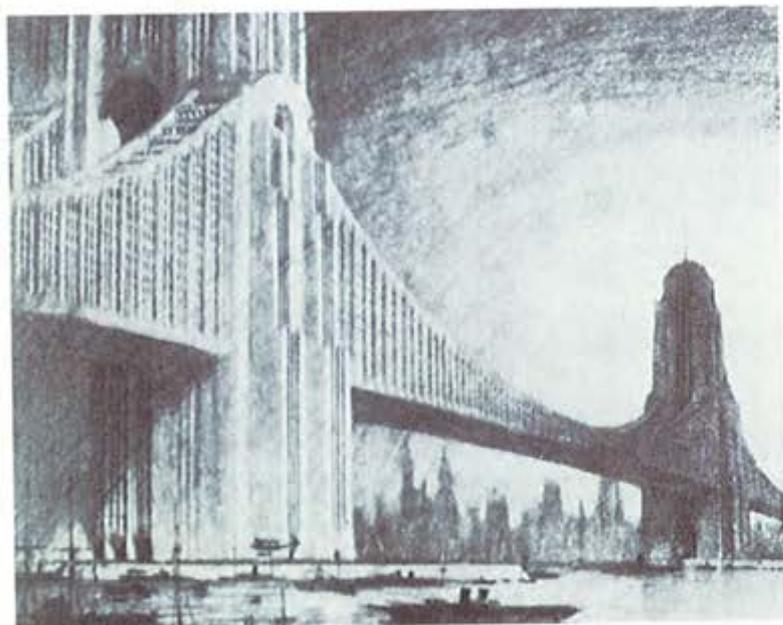
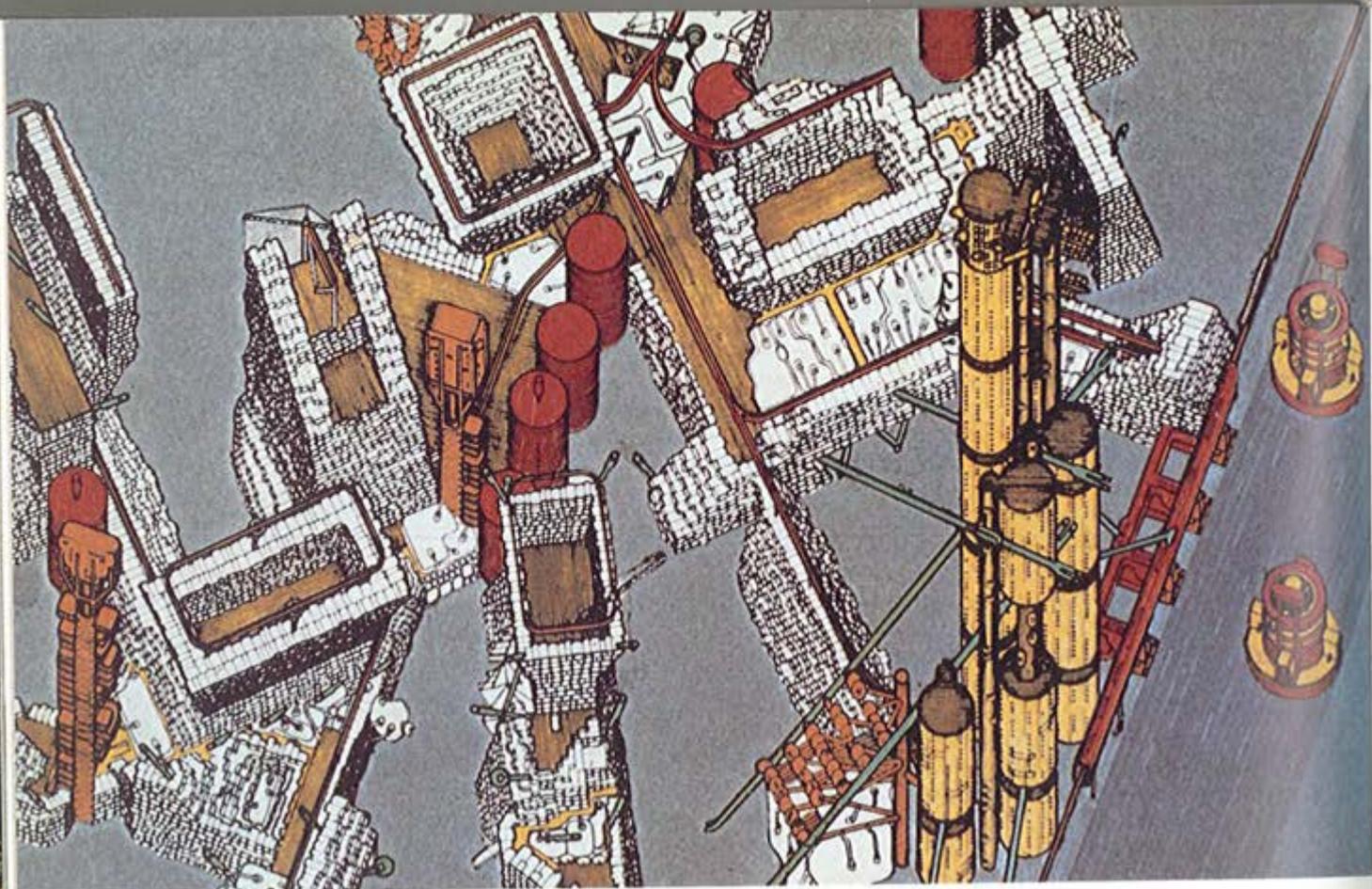
En 1923, alors que Le Corbusier proclamait l'avènement de l'« esprit nouveau » en architecture, le technocentrisme semblait être la seule réponse libératrice aux contraintes imposées par la nature. Après tout, le langage visuel séduisant et les nouveaux matériaux issus de la production industrielle, à quoi s'ajoutaient les idées révolutionnaires proposées par la physique moderne, étaient l'antithèse absolue du romantisme et de la science méthodologique caractéristiques du XIX^e siècle. La technologie était porteuse des possibilités les plus éblouissantes pour l'architecte, donnait l'occasion de développer une nouvelle sensibilité esthétique, écho direct des idéaux socialistes et des inventions du néo-machinisme, à quoi s'ajoutait une base théorique permettant de rationaliser une iconographie qui serait l'incarnation des besoins du peuple et des responsabilités fonctionnelles de l'architecture.

Le savant Francis Bacon (1561–1626) jeta les bases de la révolution moderniste en déclarant que la connaissance scientifique justifiait la suprématie de la technologie sur la nature et que, l'homme étant la seule espèce capable de mettre en œuvre cette option, il s'agissait d'un ordre des choses voulu par Dieu. Après 1850, cette position était restée intacte. Les avantages évidents de l'hypothèse de Bacon pour le développement économique du XX^e siècle donnèrent à son credo une popularité universelle, et l'un des héritages de sa pensée fut l'alliance

de l'architecture et du rêve industriel. Tant que l'illusion du progrès fut exclusivement assimilée à la croissance technologique et industrielle, les formes, les volumes et les espaces caractéristiques du modernisme conservèrent une vigoureuse actualité. Aujourd'hui, c'est l'inverse qui est vrai. La majorité des habitants de la planète, sensibilisés aux problèmes écologiques, considèrent la révolution industrielle comme l'ennemi héréditaire d'un progrès authentique. Car elle a violé sa responsabilité

Station et aéroport
Antonio Sant'Elia
Projet, 1913





Plug in City
Peter Cook
Projet, 1964

Apartments on Bridges
Hugh Ferriss et
Raymond Hood
New York, New York,
États-Unis
Projet, 1929

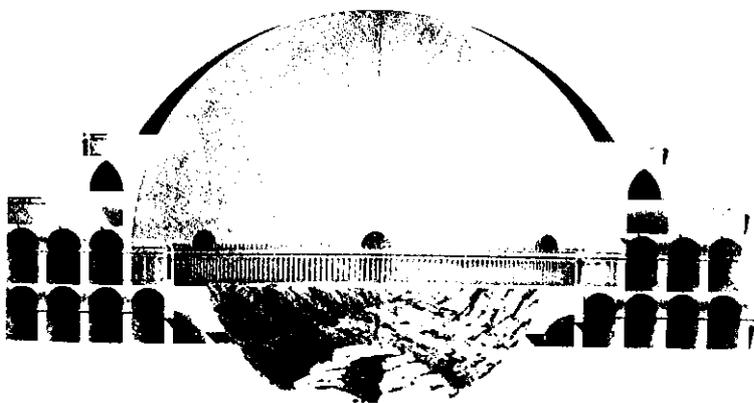
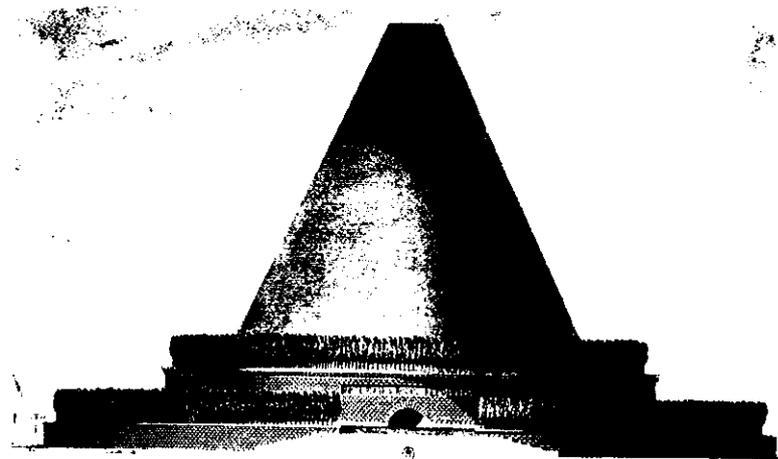
éthique fondamentale dans ce que l'éco-psychologue Alan Thein a défini comme l'obligation de chaque génération à «... subvenir à ses besoins sans compromettre les perspectives des générations futures à subvenir à leurs propres besoins». Il en résulte que la plupart des réalisations architecturales enracinées dans la révolution industrielle peuvent désormais être considérées comme hostiles aux intérêts légitimes des gens qui vivront en 2010. En même temps, la ferveur et l'optimisme qui ont marqué les débuts du néo-machinisme sont bien retombés et ne sont plus que formalisme anémique et académisme poussés. L'idéalisme, la vision, l'inspiration, le sens de l'utile, les contenus péremptoirs – toutes ces qualités inhérentes à «l'esprit nouveau» d'un Le Corbusier – ont disparu. Dans ce climat de stagnation, les éco-visionnaires auraient de grandes choses à faire. Tout comme les tâches de progrès qui inspirèrent les modernistes, il y a un travail à accomplir, une demande sociale, économique et morale à laquelle il s'agit de donner une forme praticable et une visibilité convaincante. L'architecture technocentrique du siècle a été couronnée de succès (si l'on ne prend pas en considération ses déficiences environnementales) parce qu'elle a toujours été perçue comme bon marché, efficace, appropriée du point de vue iconographique et répondant à la demande de la clientèle. L'architecture «verte» s'imposera parce qu'elle présente un bon rapport qualité-prix, parce qu'elle est fonctionnelle et esthétique, et parce qu'elle répond aux besoins de la nature.

Les pionniers de l'ère moderne tendaient à donner à leurs objectifs une dimension dramatique excessive en proclamant dans leurs théories et leurs manifestes que «l'architecture allait sauver le monde»: Le Corbusier, en particulier, faisait de l'alternative «architecture ou révolution» un choix de civilisation fondamental, impliquant l'existence d'un lien intrinsèque entre moralité et construction. Dans cette optique, si le monde ne répondait pas à son appel retentissant en faveur d'une nouvelle vision de la ville, les classes dirigeantes sourdes

et aveugles seraient condamnées par l'insurrection des masses hostiles revendiquant de meilleures conditions d'habitation (qui, naturellement, seraient conçues selon un design à la Le Corbusier). Les années 20 et 30 du XX^e siècle furent grisantes à cet égard, la ferveur passionnée pouvait s'y exprimer sans tenir compte le moins du monde des exigences écologiques (à l'époque, on ne connaissait même pas le mot). Mais à l'heure actuelle, affirmer que l'architecture est source de salut serait considéré comme passablement anachronique. Bien sûr, l'architecture a toujours une mission dyna-

Maison du garde-champêtres
Claude-Nicolas Ledoux
Projet, 1792

Maison du Service des Eaux
Claude-Nicolas Ledoux
Projet, 1780



**Pavillon de l'Esprit
Nouveau**
Le Corbusier
Exposition universelle,
Paris, France
1925

mique – en fait, la plus grande de l'histoire de l'humanité – mais on attend des designers confrontés aux défis de notre époque une humble réserve, une analyse sérieuse et une réévaluation réfléchie des fondements philosophiques de leur action. La tâche consiste à chercher des solutions pour un habitat humain face aux prédictions assez convaincantes annonçant une revanche inévitable de la nature.

Il est certain que la nature rectifiera la situation. Elle a toujours suivi son chemin et

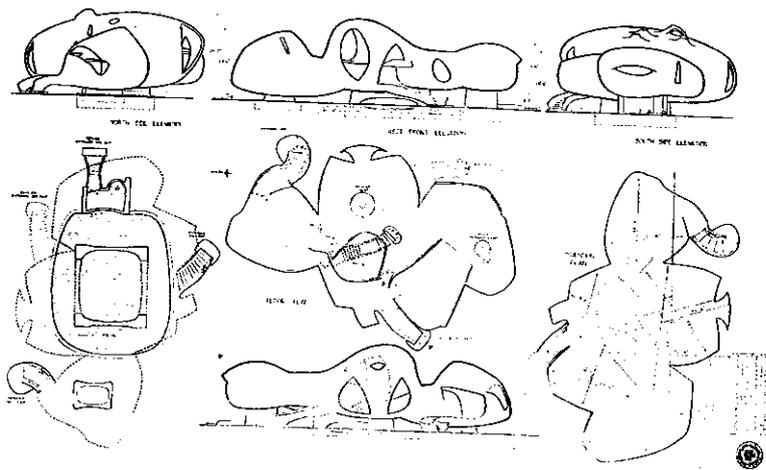
elle n'a jamais permis que les choses échappent trop longtemps à son contrôle. Considérant ces forces correctrices, certains écologistes pensent sérieusement que l'homo sapiens pourrait bien être l'espèce vivante dont le séjour sur la Terre aura été le plus bref – victime de ses propres agissements suicidaires. Plus optimistes, d'autres partisans d'une réforme écologique parlent de « sauver la Terre » comme si la planète était une sorte de malade que l'on placerait dans un centre de convalescence



pour qu'il y recouvre la santé – et ce, dans son propre intérêt. Or, la Terre n'est pas un patient, et n'a certainement pas besoin d'être « sauvée ». Le seul bénéficiaire réel de tout programme écologique, c'est l'espèce humaine elle-même. Dans cette perspective, le rôle de « gardien » que l'homme prétend s'arroger n'est qu'une version vaguement déguisée des principes anthropocentriques qui sont au cœur de toutes les conduites irresponsables. Il n'y a ici aucun sens réel de la connexité ; on ne trouvera dans cette idée que le petit jeu bien connu de l'opportunisme environnemental qui essaie de voir si notre espèce, aveuglée par ses illusions, arrivera à tromper la nature et à la persuader de nous laisser mener tranquillement notre petit manège ad vitam aeternam.

Le seul biais qui permettrait d'amorcer un changement – en particulier en ce qui concerne l'architecture – serait une révision totale des fondements philosophiques et un engagement profond en faveur d'un contact spirituel et psychologique renouvelé avec la nature. À la base des regrets exprimés à plusieurs reprises dans les pages de ce livre, il y a un doute, un certain scepticisme quant à la possibilité de mettre en place un écocentrisme viable face à tant de réalités conflictuelles. Les systèmes établis, qui contrôlent tous les aspects de la survie humaine et ses interactions sur l'environnement, sont tels qu'il est pratiquement impossible de trouver une issue sans rejeter (ou pour le moins modifier radicalement) la majeure partie de ce qui fait notre confort et qui demande de grandes quantités d'énergie : approvisionnement alimentaire, produits jetables, contrôle des températures, mobilité et technologies de communication. Il est permis de douter que ces exigences enregistrent un recul significatif dans un proche avenir.

En attendant, l'architecture continue à jouer un rôle fondamental en matière de protection et de communication au sein de chaque vision d'avenir responsable du point de vue écologique. La dépendance de l'architecture vis-à-vis des éléments pesants de la technologie de construction compromet toutefois ses objectifs écologiques : réaliser des édifices qui



The Endless House
 Frederick Kiesler
 New York, New York,
 États-Unis
 Projet, 1959

soient des exemples de stratégie « verte » et des témoins de la psyché collective. À elle seule, cette massive présence physique dessert les intérêts de l'environnement ; en outre, la plupart des matériaux de construction sont fabriqués selon des procédés anti-écologiques. Loin de tout contenu psychologique et symbolique, l'architecture paraît toujours impliquée dans la célébration de la virtuosité, qu'il s'agisse de brillamment accoler des édifices ou de manipuler des matériaux industriels. La signification iconographique, lorsqu'elle existe, est aux antipodes de l'écocentrisme.

Certes, une grande partie de la solution passe par la technologie ; mais une technologie qui s'inspire des leçons de la nature, de la façon dont celle-ci résout ses propres problèmes d'ingénierie et utilise ingénieusement l'énergie et les matériaux. Au début du XX^e siècle, l'architecte catalan Antonio Gaudí (1852–1926) et, naturellement, Frank Lloyd Wright, se sont révélés les deux observateurs les plus perspicaces des phénomènes naturels. L'un et l'autre ont étudié la croissance des plantes, analysé les surfaces des sols, évalué les changements saisonniers, fait des recherches géologiques et tiré des leçons des processus intercommunicatifs qui permettent à la na-

ture de réaliser ses prodiges d'évolution et de pérennité. Leurs réalisations architecturales montrent que ces observations ne se limitaient pas à une admiration nostalgique des merveilles de la nature ou à une analyse pragmatique de ses mécanismes écologiques. Il est bien connu que Gaudí a étudié la complexe physiologie des feuilles, des tiges et des troncs, qui lui ont fourni les modèles des systèmes structurels qu'il a utilisés dans ses constructions. Wright, quant à lui, considérait l'érosion des sols, les formations rocheuses et les influences climatiques comme des facteurs déterminant l'orchestration formelle de son architecture et comme moyen d'établir un dialogue avec le milieu environnant. Gaudí et Wright avaient l'un et l'autre, dès le début du XX^e siècle, imaginé un avenir géocentrique ; mais les illusions d'une utopie technologique d'inspiration moderniste à l'attrait plus super-

ficiel ont étouffé leurs voix prophétiques que bien peu d'architectes ont su entendre.

Le présent ouvrage exprimait au début le regret que les idées de Wright connaissent une éclipse et que la majorité des architectes contemporains se montrent indifférents aux conceptions philosophiques inhérentes à la révolution écologique. Ces pages se sont également faites à plusieurs reprises l'écho d'un conflit entre, d'une part, le pessimisme face aux possibilités d'ébranler un tant soit peu une autosatisfaction jugée dangereuse et, d'autre part, un certain optimisme inspiré par une nouvelle vague d'idées, d'inventions et d'engagements. La plupart des textes tels que celui-ci sont censés se terminer sur des visions rassurantes et même grisantes et sur de vastes plans d'action. Mais la date de parution de cet ouvrage, qui coïncide avec le début du millénaire, fait qu'il pose plus de questions qu'il

Parc Güell, viaduc
Antonio Gaudí
Barcelone, Espagne
1914



ne fournit de réponses. Poser toutes les questions rarement soulevées par les disciplines du design au cours du XX^e siècle, tel est le message premier.

La plus dérangement de ces questions est celle qui s'attaque aux racines de l'évolution culturelle et théologique depuis l'avènement des grandes religions. Par exemple, comment devons-nous évaluer le succès environnemental de tant de civilisations polythéistes et des cultures aborigènes – où chaque élément de la nature était identifié à son propre esprit divin – par opposition au monothéisme dominant à notre époque? Il existe des preuves solides montrant qu'une distribution des responsabilités parmi les multiples dieux est une vision théologique bien plus féconde, tant du point de vue écologique.

Une autre question abordée dans cet ouvrage est de savoir pourquoi les recherches philosophiques et linguistiques du XX^e siècle ont engendré si peu de voix convaincantes puisant leur inspiration, leurs signes et leurs symboles, à la source de l'environnement naturel. C'est le contraire qui est le cas: la majorité des théoriciens les plus brillants se sont servi de tous les fétiches de la société de consommation et du «prêt-à-penser», qui bloquent l'accès à la nature – tout en ignorant la richesse du gisement de symboles géocentriques qui se dissimule derrière cet immense dépotoir. Où sont, sera-t-on tenté de demander, les théoriciens et les interprètes d'un écolangage en gestation? Où sont les Baudrillard, les Lacan, Foucault, Lévi-Strauss, Barthes, Saussure ou Lyotard qui se feraient les champions d'une nouvelle «signification terrestre»?

Une troisième question, en relation directe avec l'architecture de l'âge de l'information, serait de savoir pourquoi la plupart des outils sophistiqués proposés par la révolution cybernétique – notamment le design assisté par ordinateur – sont utilisés avant tout pour décrire des édifices stylistiquement enracinés dans les débuts du néo-machinisme. Une partie de la réponse réside manifestement dans le fait que, dans les années 20 du XX^e siècle, les constructivistes russes ne disposaient pas de

Living With the Computer



ce luxe que sont les logiciels modernes pour articuler leurs complexes innovations formelles; et c'est ainsi que les architectes actuels se sentent pour ainsi dire obligés d'achever le travail. À la différence des œuvres précoces des constructivistes les architectes travaillant sur le DAO peuvent sans problèmes décrire et ériger les configurations les plus exotiques. Mais il semble tout de même curieusement régressif de ressusciter des idées datant des années 20 pour la simple raison qu'il est enfin possible de leur donner forme. Et enfin, pourquoi trouvons-nous si peu d'architectes capables d'établir le rapport conceptuel et esthétique pourtant évident entre les systèmes intégrés proposés par Internet et leurs parallèles écologiques au sein de la nature?

Toutes ces questions révèlent la nécessité de développer en architecture une iconographie «éconumérique» visionnaire. En intégrant des idées issues de sources tant informatiques qu'écologiques, on pourrait développer une imagerie qui ferait écho aux modifications (évolutives ou mutatives) rencontrées dans la nature et à la circulation interactive de données que permettent les moyens de communication électroniques. Pour exprimer cela de façon imagée, ce processus se rapproche davantage de la tentative de capter le fugace passage du vent dans les branches d'un arbre

«Vivre avec l'ordinateur»
États-Unis
années 90

que de celle qui consiste à exprimer les pesantes mécaniques de la technologie de construction. Davantage de la quête d'une architecture invisible ou virtuelle que de la célébration du poids et de la densité de matériaux industriels.

Mais cette façon de considérer l'architecture comme une extension de la réalité virtuelle a aussi ses dangers. Étant donné la tendance de presque toute la technologie de notre siècle à isoler les gens dans un univers artificiel, sorte d'ersatz de la nature, comment l'isolement que favorisent les moyens modernes de télécommunications peut-il aider l'humanité à retrouver la proximité de son environnement ? On peut bien sûr argumenter en disant que cette capacité de communiquer instantanément un message écologique à l'ensemble de la communauté planétaire n'a jamais existé auparavant et qu'il faut lui laisser le temps de prouver sa valeur éducative unique « sur le terrain ». Les adversaires rétorquent qu'un isolement permanent devant un écran – quel que soit le contenu altruiste des messages transmis – représente la forme absolue du divorce avec l'environnement et ne fait qu'aggraver l'aliénation des hommes, de plus en plus radicalement coupés de leurs racines naturelles. La solitude cybernétique ne serait rien d'autre qu'une forme de pathologie cyberspatiale, notre espèce ayant réussi à créer un « univers couveuse » dangereusement isolé venant remplacer la réalité.

Les conflits inhérents à ces questions semblent ne pas avoir de solution pour l'instant. En fin de compte, toute cette construction que nous imaginons être notre réalité doit être réévaluée du point de vue du retour à la nature (certains observateurs optimistes prétendent que nous ne l'avons jamais quittée – mais la question n'est pas là). Reste une ultime énigme : est-il trop tard et la nature désire-t-elle même nous voir revenir ? Sous réserve que nous le puissions – avec le fardeau de nos perspectives faussées sur la planète, pourrions-nous accepter les sacrifices qui s'imposent ? Sommes-nous préparés à le faire ? Scientifiquement parlant, l'espèce humaine n'a

jamais été aussi bien informée qu'aujourd'hui sur le fonctionnement de l'environnement et sur les moyens de sa préservation. Néanmoins, si l'ensemble de la communauté mondiale s'avère incapable de comprendre, sur le plan social et psychologique, la valeur inestimable de l'eau, de l'air, de la terre, cette science ne suffit pas à assurer notre survie. Sans un renversement radical des priorités économiques et politiques au cours des deux décennies à venir, les prophéties effrayantes annonçant la fin du monde pourraient se réaliser. Notre espèce déclinera et disparaîtra, en dépit de toutes les bases de données et des intentions écologiques les plus nobles. Le défi n'est finalement pas de « comprendre » la nature ; il consiste à réapprendre, et ce sur le plan intuitif, organique, cosmologique, comment vivre aux conditions qu'elle nous fixe.

Dans la nature, tout peut être perçu comme une confusion entre « sembler » et « devenir ». C'est un contexte où chaque hypothèse peut se muer en sa propre question ; chaque manifestation d'un quelconque schéma peut conduire à une illusion et chaque tentative pour imposer un ordre humain peut produire l'effet inverse et engendrer un désordre encore plus grand. En même temps, la nature manifeste une structure et une symétrie rigoureuses, même si elles sont parfois incompréhensibles, et les infractions aux lois naturelles sont sévèrement punies. Certains niveaux de coopération avec l'environnement appellent apparemment une réponse favorable ; cependant, lorsqu'il s'agit d'établir une iconographie architecturale pertinente et reposant sur l'écologie, les gageures font incontestablement appel aux domaines les plus complexes de la gymnastique intellectuelle et exigent la recherche de voies permettant de relier l'expérience esthétique aux conditions d'indétermination et de chance. Mais la notion de chaos elle-même s'enracine dans cette idée très humaine qu'il y a là quelque chose à ordonner – idée qui fait partie de l'illusion que nous imposent les limites de notre raison. « Gardons-nous de dire qu'il existe des lois de la nature, faisait observer Nietzsche. Il n'y a que des nécessités ; il n'y a personne qui



commande, personne qui doit obéir, personne qui puisse transgresser quoi que ce soit. Si l'on réalise qu'il n'y a ni buts ni objectifs, on réalise en même temps qu'il n'y a aucune chance : car c'est seulement dans un monde d'objectifs que le mot « chance » a une signification. »

La nature est primaire, métamorphique et d'une ambiguïté infinie. Elle est riche d'associations et elle est la source universelle de symboles dans l'art. C'est une source régénérative de contenus, qui élimine les redondances et communique en permanence de nouvelles informations. À travers son infinie complexité, la nature est une force instructive et inspiratrice, qui peut faire avancer le langage archi-

tectural et confirmer le droit inaliénable de l'humanité à essayer de sauver sa place sur la planète avant qu'il ne soit trop tard. La mission qui échoit maintenant à l'architecture, comme à tous les engagements humains, est de retrouver ces traces ténues de communion avec la nature, traces qui ont été perdues pendant la plus grande partie du XX^e siècle. En ce nouveau millénaire, la tâche d'une architecture écologiquement responsable sera d'établir des liens entre la technologie environnementale, les idées philosophiques fondées sur l'écologie et leur traduction dans un nouveau langage visuel.

**Jardin du Palais Royal
de Katsura**
Kobori Enshu
Kyoto, Japon
1625-50